

Le Chat qui venait du ciel

Titre original: *Neko no kyaku*

© 2001, Hiraide Takashi

Droits de publication en langue française cédés avec
l'autorisation de Kawade Shobo Shinsha Ltd. Publishers,
par l'intermédiaire du Bureau des copyrights français, Tokyo

© 2004, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

©2006, Editions Philippe Picquier

pour l'édition de poche

©2017, Editions Philippe Picquier

pour la présente édition

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

ISBN : 978-2-8097-1286-5

HIRAIDE Takashi

Le Chat qui venait du ciel

Roman traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu

Illustré par Qu Lan



Éditions
Philippe Picquier

A première vue, c'étaient des lambeaux de nuages qui flottaient. Indécis, ils se balançaient doucement de gauche à droite, au gré du vent.

La petite fenêtre de la cuisine touchait presque la haute palissade qui longeait le caniveau, interdisant pour ainsi dire tout passage. De l'intérieur, la vitre dépolie ressemblait à l'écran opaque d'une salle de projection. Les veines du bois de la palissade étaient piquées de trous minuscules. Sur cet écran de fortune, au-delà d'un passage large de trois mètres environ, le vert de la haie vive plantée au nord se reflétait toujours vaguement.

Quand quelqu'un passait dans la sente, sa silhouette emplissait la fenêtre tout entière. Cela participait sans doute du même phénomène que la chambre noire; les jours de beau temps, les contours se découpaient de manière particulièrement nette dans la pénombre intérieure, si bien qu'on avait l'impression que la forme marchait la tête en bas tout en s'éloignant en sens inverse de la direction dans laquelle elle se dirigeait en réalité. Lorsque le passant se trouvait tout près d'un orifice qui trouait le bois, sa silhouette inversée gonflait la fenêtre jusqu'à déborder la

vitre; s'il faisait un pas de plus, elle s'effaçait dans l'instant sans laisser de trace, comme une illusion d'optique.

Mais ce jour-là, l'image des lambeaux de nuages mit longtemps à s'éloigner. En même temps, bien que proche de l'orifice, elle ne grossissait guère. Une fois parvenue au point où elle était censée gonfler, en haut de la fenêtre, elle demeura si petite qu'on aurait pu la tenir dans la paume de la main. Les parcelles de nuages continuaient à flotter au-dessus du chemin, indécises, et l'oreille finit par déceler un faible gémissement.

Cette ruelle, nous avons décidé ma femme et moi de l'appeler « le passage de l'Eclair ».

Après vingt minutes de train d'une ligne privée qui s'étire de Shinjuku vers le sud-ouest de la ville, on descend à une petite gare où l'express ne s'arrête pas, et après avoir marché pendant une dizaine de minutes en direction du sud, on débouche sur une butte. Une fois parvenu en haut de cette minuscule colline, on traverse en diagonale la seule route où il y ait de la circulation, qui va d'est en ouest, et on se retrouve dans une rue en pente. Elle est assez large, et quand on l'a descendue sur une soixantaine de mètres, on découvre sur la gauche une belle vieille maison de construction traditionnelle, dont la partie inférieure du mur d'enceinte est recouverte de bambous scindés et dressés comme des flèches. On prend à gauche avant la maison, l'enceinte est sommaire à cet endroit et la sente longe la palissade.

La partie que nous avons louée était un pavillon situé sur le vaste terrain qui s'étendait entre le mur d'enceinte

et la palissade. A mi-chemin de la palissade, il y avait une porte basse en bois à un seul battant, qui servait à la fois de porte de service à la propriétaire et d'entrée aux locataires. Les trous dans le bois étaient comme des yeux invisibles, ouverts sur l'extrémité du portillon.

Tout en longeant la palissade, quand j'arrivais au niveau de la fenêtre pareille à un vitrage dormant, je me demandais avec quelle netteté ma silhouette se découpait une fois que j'étais parvenu au toit de tuiles qui jaillissait sur la gauche, à l'endroit où le chemin formait presque un angle droit. L'angle à peine dépassé, le chemin se pliait brutalement vers la gauche, sans transition, et un orme gigantesque recouvrait le toit de son feuillage. En un mot, la sente était en dents de scie, et c'est pour nous amuser que nous l'avions baptisée « le passage de l'Eclair ».

L'orme qui couvrait de son ombre la venelle était un très vieil arbre. Il devait sûrement être classé parmi ceux plusieurs fois centenaires que comptait l'arrondissement. Au moment de construire la maison, les plans avaient apparemment été conçus de façon que la demeure contourne l'arbre.

Les branches avaient poussé au gré de leur fantaisie et assombrissaient la partie orientale du jardin de la propriétaire, venant frôler le pavillon de location construit à l'angle nord-est et lui prodiguer une ombre verte. Quand l'automne allait s'approfondissant, l'arbre ne cessait d'arracher des soupirs à la vieille dame qui était notre propriétaire.

C'est le garçonnet de la maison où se dressait l'orme gigantesque, un enfant de cinq ans, qui décida d'adopter

le petit chat qui fit un jour son apparition dans la sente de l'Eclair.


Si nous étions voisins à l'est, nous nous trouvions décalés par rapport à l'éclair, en sorte que nous n'avions jamais l'occasion de nous rencontrer en entrant ou en sortant. Du côté de la maison voisine qui jouxtait notre jardin, mis à part une fenêtre coulissante destinée à l'aération, un mur nous séparait. Mais par-dessus tout, comme nous n'étions que simples locataires du pavillon qui n'occupait qu'un coin du vaste terrain, notre conscience d'être voisins était des plus ténues.

Plein d'ardeur, le petit garçon jouait souvent dans le passage en poussant des cris aigus, mais j'avais rarement l'occasion de le rencontrer tant notre rythme de vie différait, moi qui restais penché sur ma table jusqu'à une heure avancée de la nuit. Pourtant:

« Je veux avoir ce chat ! »

La voix qui énonçait avec netteté la volonté enfantine franchit la palissade et parvint jusqu'à la table où nous étions en train de prendre un petit déjeuner tardif. Quelques jours plus tôt, je m'étais un peu occupé du chaton qui allait et venait autour du jardin qui ne servait pour ainsi dire qu'à étendre le linge, et j'eus un sourire en entendant la voix de l'enfant.

Plus tard, en y réfléchissant, j'ai compris que c'était à cet instant que les choses s'étaient déclenchées.



La voix ferme bien qu'enfantine qui avait émis cette déclaration avait-elle été perçue par la propriétaire qui occupait la maison principale, toujours est-il qu'en fin de journée le bruit d'une conversation devant la porte de la maison voisine m'est parvenue.

« Vous allez avoir un chat ? »

La voix claire de la vieille dame se faisait plus proche.

Et de continuer:

« C'est bien ennuyeux ! »

Les chats qui pénétraient de tous les côtés dans la propriété abîmaient le jardin, faisaient grincer le toit, parfois même laissaient des traces de terre sur les tatamis du salon, et ainsi de suite. Mais c'était d'un ton égal qu'elle alignait ces plaintes.

La jeune femme qui occupait la maison voisine avait une voix distinguée, pleine de réserve, et on aurait pu croire qu'elle allait se rendre aux arguments énoncés par les quatre-vingts ans qu'elle avait devant elle, mais elle ne se laissa pas vaincre pour autant. Sans doute évoquait-elle l'image du petit garçon qui dans l'ombre priait de toutes ses forces. C'est elle qui eut raison de la vieille dame.

Deux ans plus tôt, quand nous avons signé le bail de location du pavillon, je me souvenais qu'une des clauses du contrat interdisait d'avoir des enfants ainsi que des animaux.

Bien que nous ayons dépassé le seuil des trente-cinq ans, ni l'un ni l'autre nous ne souhaitions particulièrement avoir un enfant.

Quant à ce qu'il est convenu d'appeler un animal domestique, nous n'avions pas de prédilection pour les chats, et comme nous travaillions tous les deux, la question d'avoir un chien ne se posait même pas. On peut donc dire que nous avions le profil idéal des locataires que la vieille dame souhaitait voir occuper sa maison.

D'aucuns parmi nos amis intimes adoraient les chats, et cet attendrissement qu'ils montraient à l'égard de leur animal me semblait parfois ridicule. J'avais été témoin de scènes où, dévoués corps et âme à leur chat, ils n'éprouvaient pas la moindre honte, indifférents à tout jugement. A y bien penser, ce n'est pas que nous n'aimions pas les chats, nous nous sentions seulement décalés par rapport à ceux qu'il est convenu de considérer comme amoureux des chats. En fait, la raison déterminante était que nous ne connaissions aucun chat dans notre environnement immédiat.

Dans mon enfance, j'ai eu un chien. J'ai toujours pensé que les rapports qu'on entretient avec un chien sont exempts de sentimentalité, que la tension de la laisse qui unit celui qui obéit et celui qui est obéi était un lien pur et rafraîchissant.

Je devais avoir sensiblement le même âge que le petit garçon des voisins, j'habitais une maisonnette à côté d'autres toutes semblables, avec des airs de *nagaya*¹, un logement destiné aux fonctionnaires à ce qu'il paraît, et on nous avait pris le petit chien que je venais d'adopter. C'était en fin de journée, un samedi ou un dimanche. Mon père s'est aperçu que le loulou qui était attaché devant la maison n'y était plus et il a grommelé :

« Voleur de chiens ! »

Expression qu'il avait d'ailleurs immédiatement retirée. Mon père m'a entraîné hors de la maison et nous avons cherché partout, sans découvrir la moindre trace, ni du chien ni de son ravisseur.

Je me souviens très bien que j'ai eu l'impression qu'il ne fallait pas poser davantage de questions quand j'ai vu l'expression de mon père au moment où il murmurait : « Voleur de chiens ! » Ma sœur aînée se rappelle que j'ai passé la nuit à pleurer, quant à moi je n'en ai pas conservé le moindre souvenir.

Pour ma part, je n'aimais donc pas particulièrement les chats, mais ma femme, elle, comprend admirablement les animaux et tous les êtres vivants en général.

Elle m'a raconté que son frère et elle élevaient dans un aquarium des écrevisses et des lézards d'eau qu'ils avaient attrapés, ils laissaient voler en liberté dans leur chambre les papillons les plus variés qu'ils avaient fait éclore. Ils

1. Rangée de maisons alignées sous un seul toit.

élevaient des *jûshimatsu*¹, des canaris, des poussins. Il leur était aussi arrivé de soigner de jeunes moineaux tombés du nid ou des chauves-souris blessées.

Même maintenant, quand nous regardons à la télévision une émission sur les animaux, elle est capable d'énoncer sans se tromper la plupart des noms d'espèces rares des pays lointains. Ainsi, quand je dis que ni ma femme ni moi n'aimions particulièrement les chats, cette déclaration a une acception absolument différente dans son cas, dans la mesure où elle porte depuis toujours sur les animaux un regard attentif et complice, contrairement à moi qui suis pour ainsi dire incapable de faire la différence entre un chien et un chat.

Après son adoption par les voisins, le petit chat en vint à faire de fréquentes apparitions dans le jardin, faisant tinter le grelot de son collier rouge.



La palissade qui séparait le jardin de la maison principale et le jardinet du pavillon indépendant était si sommaire qu'on aurait pu croire que c'était un seul et même jardin, mais les arbres, les collines artificielles, l'étang, les parterres de fleurs dont s'ornait l'immense jardin majestueux semblaient le parer d'un plus grand charme aux yeux du chat. Il pénétrait d'abord dans le petit jardin du pavillon

1. Petit oiseau importé de Chine à l'époque d'Edo.

puis, tout seul, partait à l'aventure dans le grand espace qui s'ouvrait devant lui.

Quand le portillon qui conduisait au jardinet n'était pas fermé, il avait pris l'habitude de jeter un coup d'œil dans la maison, à l'aller et au retour. Pas la moindre trace de contrainte à l'égard des êtres humains. Cependant, était-ce un trait de son caractère, une grande méfiance le faisait nous observer tranquillement, la queue bien droite, sans s'aventurer dans la maison. Dès qu'on tentait de le prendre dans les bras, il fuyait avec la rapidité de l'éclair. Si on essayait de le saisir de force, il mordait. Cela se passait sous l'œil attentif de la propriétaire et nous ne faisons pas d'autres tentatives pour nous attacher le petit animal.

C'était en 1988, entre l'automne et l'approche de l'hiver, en un mot, c'était au moment où l'ère Shōwa¹ était sur le point de prendre fin.

3

Chibi, tel est le nom du chat. De la pièce où je suis allongé par terre, j'ai entendu appeler: « Chibi ! »

1. Longue période comprise entre 1926 et 1989, du nom de l'empereur Shōwa, auquel a succédé à sa mort en janvier 1989 son fils, l'empereur Heisei, dont la quinzième année de « règne » correspond à l'année 2003.

d'une voix perçante d'enfant. En même temps que le bruit des pas du petit garçon qui courait, un léger tintement de grelot m'a permis de comprendre.

Ce Chibi était une merveille: la robe blanche parsemée de taches rondes d'un gris noir légèrement nuancé de marron clair comme il est fréquent d'en voir au Japon, il était mince et élancé, et réellement tout petit.

Ce qui le différenciait des autres chats, c'était précisément son extrême minceur, si petit et si frêle qu'on remarquait tout de suite ses oreilles pointues et mobiles à l'extrême. En dehors de cette particularité, on se rendait compte immédiatement qu'il n'était pas du genre à se frotter aux jambes d'un humain. J'ai d'abord cru que s'il ne s'approchait pas de moi, c'était parce que je n'avais pas l'habitude des chats, mais il n'en était rien. Une fillette s'était accroupie dans le passage de l'Eclair pour l'observer, il n'a pas cherché à fuir, mais à l'instant où elle faisait mine d'approcher, il l'a esquivée avec une vivacité presque coupante. J'ai senti briller dans ce refus un éclat pâle et froid.

J'ajouterai qu'il ne miaulait pour ainsi dire jamais. Quand il avait fait son apparition dans la sente de l'Eclair, j'avais cru entendre quelques faibles sons, mais par la suite il n'a plus jamais miaulé. A croire qu'il voulait nous habituer à l'idée qu'il ne nous ferait bientôt plus entendre sa voix.

L'attention qu'il portait aux choses se déplaçait avec une rapidité étonnante, caractéristique qu'il n'a pas per-

due, même en grandissant. Était-ce le fait de jouer seul la plupart du temps dans l'immense jardin qui lui avait appris à réagir avec vivacité aux insectes et aux lézards ? J'avais même fini par croire qu'il était sensible aux métamorphoses invisibles du vent ou la lumière. Car s'il est courant d'observer ce trait chez les chatons, les réactions de Chibi étaient d'une acuité sans pareille.

« Ce n'est pas pour rien le chat du passage de l'Eclair ! » m'a dit ma femme en désignant Chibi qui passait devant elle, d'un ton admiratif.

A force de jouer avec le petit garçon, Chibi était passé maître dans l'art de la balle. Il m'avait semblé que le garçonnet se servait d'une balle en caoutchouc de la grosseur du poing. Tombé sous le charme du jeu que le bruit de la balle rebondissant dans le passage de l'Eclair rythmait à mon oreille, l'envie m'était peu à peu venue de jouer dans le jardinet. Après avoir remué toutes sortes d'idées, un jour, je me suis emparé d'une balle de ping-pong qui traînait dans le coin d'un tiroir.

Je l'ai fait rebondir sur la dalle de ciment qui se trouvait sous le *nure-en*¹. Chibi s'aplatit et suit la balle des yeux sans se lasser. Finalement, à force de se concentrer dans cette posture, la tension atteint son paroxysme, il rassemble ses quatre pattes, opère un très léger retrait, se ramasse en boule. Et d'une détente fiévreuse, sans même frôler le sol, il bondit avec frénésie sur la petite balle blanche. Puis, après

1. Galerie de bois extérieure.

que la balle a fait plusieurs allers et retours entre ses deux pattes de devant, il vient se faufiler entre mes jambes.

Son humeur capricieuse se révèle évidente, même au beau milieu de cet exercice incroyablement subtil et technique. Abandonnant la balle de ping-pong, alors qu'on croit qu'il s'est retourné presque à angle droit, il frappe l'instant d'après de son poing minuscule la tête d'un crapaud qui se dissimulait derrière une pierre. La seconde sui-



vante, il s'élançait du côté opposé, se jette dans l'herbe pattes en avant, se laisse glisser et, exhibant son ventre blanc, il regarde dans ma direction tout en s'éloignant par petites ondulations. Cette fois, sans même un regard pour son partenaire de jeu, d'un bond vertical il attrape le bas de la manche d'un sous-vêtement qui pend sur la corde à linge et s'en retourne vers le grand jardin par la petite porte en bois.

Certains de mes amis amoureux des chats prétendent que seuls les chatons s'amuse avec une balle, mais j'ai eu plus

tard la preuve que non seulement Chibi avait continué à jouer une fois adulte mais qu'il faisait des progrès vertigineux.

Chibi avait une autre particularité. C'était, pour reprendre les termes de notre propriétaire, « un beau brin de chatte ». La vieille dame avait peut-être jusqu'à ce jour pourchassé bon nombre de chats, cela ne l'empêchait pas d'être objective.

Aux dires d'une photographe de profession, les amoureux des chats considèrent tous que leur animal est la



merveille des merveilles. Comme si leur regard s'était fermé aux autres chats, précise-t-elle. Elle aussi adore les chats, mais comme elle a conscience de ce travers, elle ne prend en photo que les chats que personne n'aime, les chats errants sans beauté.

Le grand amateur de balle en est venu peu à peu à inviter de lui-même celui ou celle qui se trouve là à jouer avec lui. A peine entré, après avoir un instant dévisagé son compagnon de jeu, il bondit vivement, l'incitant à le suivre au

jardin. Sans un miaulement, il réitère son invitation deux, trois fois, jusqu'à obtenir satisfaction. La plupart du temps, ma femme plante là ce qu'elle est en train de faire et enfile gaiement des sandales pour descendre dans le jardin.

Après avoir joué tout son saoul, Chibi a pris l'habitude de revenir dans la maison pour se reposer. La première fois qu'il s'est endormi chez nous, posé comme une perle sur le canapé où il dessinait une virgule, la maison tout entière a été plongée dans une joie profonde, comme en face d'une scène concevable seulement dans les rêves.

Se déroband aux regards de la vieille dame, Chibi s'introduisait à sa guise dans la maison, et moi, de mon côté, je comprenais de mieux en mieux la psychologie des amoureux des chats. Que je regarde la télévision ou feuillette des calendriers, je ne découvrais aucun chat susceptible de surpasser Chibi en beauté.

Cependant, si la conviction que Chibi était un chat exceptionnel commençait de nous habiter, ce n'était pas pour autant notre chat.

J'entendais le tintement du grelot et comme il apparaissait ensuite, il m'arrivait de l'appeler non pas Chibi mais Dinding. Quand j'étais saisi, sans m'expliquer pourquoi, de l'envie qu'il vienne, c'était ce nom qui me montait aux lèvres.

« Dinding ne vient pas ! »

En même temps, le tintement se faisait entendre. Le voilà ! C'était la plupart du temps au niveau de la deuxième bifurcation du passage de l'Eclair que l'exclamation de ma femme fusait. Chibi était passé par l'entrée de la maison

voisine et venait sans doute de traverser une déchirure dans le grillage qui marquait la limite du terrain. Puis, longeant notre pavillon, il arrivait à la véranda, se faufilait sous la petite galerie, posait les pattes de devant sur le rebord de la fenêtre qui s'arrêtait à hauteur des genoux, tendait le cou et jetait un coup d'œil à l'intérieur.

L'hiver arriva. Insensiblement, ce rite avait fini par faire partie de notre vie quotidienne, de la même manière qu'un penchant pour ainsi dire inexistant se développe pour peu qu'on le nourrisse. Déjà cependant, ce qu'on pourrait nommer le destin accompagnait ce flux qui rythmait notre temps.

4

Loin de moi l'idée d'utiliser à dessein le mot de « Fortune », mais à mesure que le petit chat des voisins nous rendait des visites de plus en plus régulières, j'ai compris qu'il y avait des choses qu'il était impossible d'exprimer d'une autre manière.

